

La tendresse

Julia Pelletier

La tendresse

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08165-6

Partie I. La tendresse

Une statue en majesté de taille modeste.

Modelée en argile rose.

Sans socles.

Posée au milieu de la place en carreaux de marbre, miroir de la ville et des passants.

Des yeux en éclats de verres taillés en prismes.

L'œuvre porte en elle une force cachée qui l'a faite traverser le temps.

Haute de trois pouces elle porte une tunique lisse à longues manches décorée de fleurs. Elle n'a ni pieds ni chaussures.

Son visage aux traits délicats est penché vers l'avant.

Ses bras menus aux mains fines enlacent un globe.

Un touriste s'arrête, surpris de cet objet d'art abandonnée.

Il lit, incrusté son côté droit :

« 10 mai 1809, *La tendresse*, Udovic Noirof, Lille ».

La tendresse, allégorie des premiers temps, préexistante à tout être et toutes choses, était le pilier du monde.

Hélas ! Après leur arrivée, les hommes préhistoriques lui préférèrent Zizanie, Rumeur, Gloire et Puissance, ses sœurs.

C'est pourquoi elle mourut et resta oubliée malgré la fugace illumination de l'artiste.

Il n'est pas dit, cependant, qu'elle ne peut pas renaître.

Planète Terre, trois cents ans après 2024 :

La romancière Turquoise Deck, cinquante ans, SDF, erre sur la place où se trouve la ruine de cette représentation de pierre.

Elle grelotte sous son poncho gris perle, de la même couleur que ses yeux. Maigre et le teint cireux, elle s'assoit un instant. Elle n'a plus la force de marcher.

Elle a perdu ses cheveux, ses sourcils et presque toutes ses dents à cause de cet état constant de malnutrition et de saleté dans laquelle elle vit depuis cinq ans.

Depuis qu'elle a été licenciée de son emploi de paléontologue et qu'elle a essayé de devenir écrivain.

Depuis qu'elle a dû vendre sa maison.

Depuis que sa famille la méprise.

Depuis que la solidarité et la chaleur humaine ont disparues de la planète.

Depuis qu'elle a été obligée de se battre pour lécher un peu d'eau croupie.

Depuis qu'elle se sait mourir de dysenterie.

Son regard se fait soudain attentif.

Elle cherche autour d'elle, pleine de perplexité.

Elle a cru entendre un chant murmurer.

Elle tendit les oreilles avec tout le peu de force qui lui restait.

La mélodie, double à la fois du sol et de la statue.

Turquoise se redressa lentement, se leva et s'approcha.

Elle vit une forme noire allongée sous la toge de cette œuvre décapitée durant la dernière guerre par une bombe perdue.

En repensant à cet événement, Turquoise s'étonna cela put encore exister.

Elle s'accroupit auprès de la forme animale qui lançait vers l'objet tronqué son cri psalmodié d'agonie, aussi grave et possédant autant d'amplitude que l'appel des baleines.

Elle passant délicatement ses doigts le long de la toison de nuit, des tuyaux d'ébène qui partait de la base du cou pour la crête dorsale réglisse, des membres postérieurs et inférieurs terminés par deux ongles sombres, le groin de satin noir, les dents plates taillées dans de l'obsidienne.

Sans un gramme de graisse, adaptée à la station debout, ses côtes étaient et au même nombre que celles des humains.

Elle avait deux paires d'yeux en spirales, crépusculaires, qui la fixaient avec une profonde surprise.

L'explication de ce comportement était pourtant simple : elle avait reconnu, par ces indices, dans la bête, un cochon extra-terrestre au Quotient Intellectuel aussi élevé que celui des êtres humains, un rien de télépathie en plus.

Habitant une planète plate et pierreuse, cette espèce étrange avait mis des millénaires à s'adapter au monde dont elle était native.

Yeux à l'arrière du crâne pour fuir rapidement à leurs prédateurs.

Yeux à l'avant pour s'orienter. Dentition d'herbivores pour attraper les plantes rases qui ne poussaient que là. Langue recourbée pour boire l'eau qui remontait des cavités naturelles.

Pourtant, il ne restait qu'une dizaine de spécimen au début du tourisme spatial.

Deux répertoriés cette année-ci.

Cet élan de douceur et d'amour, dont plus personne ne possédait la définition, de Turquoise, se comprenait alors par une détestation viscérale de tous ces riches vacanciers dont un inconscient de plus avait ramené cet « humain autrement », l'exposant à des bactéries et des virus que son organisme ne connaissait pas et contre lesquels il ne pouvait pas se défendre.

Elle se mit au diapason du chant de l'être inconnu, un susurrement qui partait d'eux pour aller vers la statue, qui, en se reconstituant, leur en renvoyait l'écho.

Ce n'est néanmoins que lorsque la mélodie leur arriva par cent voix de très loin et très haut que Turquoise décida de s'évanouir.

Elle revint au monde en sentant un des sabots à trois doigts serrer l'une de ses mains.

Elle s'assit face à lui, fascinée par l'acuité soudaine de son regard jusqu'à ce qu'il lui dise merci et qu'il s'envole pour rejoindre les siens, laissant dans son sillage de petites étoiles qui disparaissaient aussi vite dans l'air que des bulles de savons qui éclate.

La statue reconstituée lui fit un clin d'œil.

Alors elle engloba la place d'un panoramique et se rendit compte que l'empathie qu'elle avait ressenti pour une espèce en train de s'éteindre brillait actuellement dans les regards de tous les passants.

Consécutivement à cela, elle ferma les paupières et sourit dans un soupir.

Partie II. Cornue

Bastet à la robe vert sombre chinée était assise dans la cendre de cette tour alsacienne fortifiée que l'on croyait immortelle. Elle mâchouillait un bout de chaîne cuivrée, rescapée mais grillée, à la saveur de résine de sapin.

Elle se mira dans un girasol près duquel une gargouille arc-en-ciel grignotait une feuille de menthe décorée d'une péruvienne.

Ange immunitaire du monde et de l'humanité.

Au loin une supérette rose et fleurie jouait de l'happeau. Un balai de curling hanté, moiré et soyeux, admirait un jeu de scrabble étincelant.

L'âme, amarante flamme fragile qu'un souffle de sirocco peut éteindre, est une bougie oblongue trempée dans de la vodka, un mâchicoulis pastel.

La déesse-chatte songeait. En voici l'historique : gypaète, pampangue, buissons d'algues. Traduire relèverait de l'art culinaire pataphysique.

Obsession de sa Désirade, des papillotes bariolées, semence impériale, volètent sous son crâne. Leur aubade royale la comble.

Tout s'arrêta. Le bruit d'un moteur tinta comme une poêlée de grenaille au collier d'une poule préhistorique.

Elle s'éveilla et contempla une tractopelle transformer une colline en montagne. Il y survivait une fleur zébrée.

Le fleuve serpentait non loin d'un haras d'or quelques mètres duquel un souriceau moelleux croquait un saucisson.

Variété, diversité, inspiration, aspiration, expiration, séismes d'un indigo pur.

Le fantôme, avec son épuisette entre le framboise et l'ambre iodée, transforme une bicoque rongée par les fougères et les nénuphars en un palais.

Masquée et maquillée de sel, d'anis, de réglisse, de chêne-kermès et de pierres semi-précieuses, Goudarde.

Un lamantin lamentable glanait dans une cathédrale un floriège d'estampes japonaise représentant des acidanthéras dans une savonnerie.

Le tréma, discret et distingué, sur céramique teintée de sable rouge, admirait ses gants de rubans cérulés en se moquant de toutes ces variations.

Les mollets de l'accent souffraient pourtant sur les routes, trottoirs et chemins, comme la ville et les plantes, du vent excessivement sec.

Brindille en culotte soyeuse, son regard d'une couleur bleutée, riait et buvait en prenant son bain.

Un froid extraordinairement vif se mit à bruisser dans la flûte traversière en bois du luthier menu et sagace en blouson de lapin.

Une girafe. Entre ses pattes une salamandre dotée de cernes mangeait des cerneaux de chair cernée par un cerceau.

Le vocabulaire d'Oiwa s'incarne, argotique ou vulgaire. Ou peut-être courant, soutenu, pétillant, pimenté, épicé, acidulé, touffu ? Son pépiement continu rend muet tant il assourdi.

C'est, en fait, une élégie entourant l'apparition d'une nouvelle image : un nid de plâtre dans lequel repose un bras d'un rose tendre et pop.

À travers l'écoutille anthracite et coquelicot auprès de laquelle est accroché une triskèle d'argile rose, une jeune femme d'environ vingt ans, brochant un canevas dans un Kimono violet à ceinture rose, cheveux de croûte dorée, yeux de glace et teint d'un blanc bleuté, regarde la charbonnière.

Un enfant brun au crâne tonsuré et une houppette sur la tête joue nu, petite tâche de chair délicatement rosée, un bras levé, l'autre posé à moitié sur son genoux gauche, jambe repliée tandis qu'il laisse la droite allongée. Une lanterne dans la main en l'air.

Son jouet.

La puissance est un pouvoir inexploité. Potentiel. En latence. Bastet s'en moque. Elle vit au milieu de toutes les images qu'elle suscite. Si elle se volatilisait, ce lieu deviendrait un désert.

Elle ronronne, du plaisir dans ses yeux fauves, un large sourire sur ses crocs ivoires, en repensant à sa maîtresse.

C'est son langage. Bleu Amazone. Chacun d'entre eux doit porter, c'est essentiel, un qualificatif de couleur. Autrement, de la même manière que le blanc, base de toutes les autres encres ou peintures, ils seraient invisibles.